

L'ORGANE DE LA MILICE

JOURNAL MILITAIRE, LITTÉRAIRE ET NATIONAL.

PARAIT LE JEUDI.—Payable d'avance.

AVANT TOUT PROTÉGEONS NOS FOYERS

G. ANDOT ET CIE., Éditeurs-Prop.

FEUILLETON

DE

L'ORGANE DE LA MILICE.

LE GÉNÉRAL GARNISON.

(Suite.)

Tel était en effet, le nom collectif que venait d'adopter spirituellement Dalouzi, pour mettre quelque peu sa responsabilité à couvert. Ulysse avait dit à Polyphème : Je m'appelle *Personne*. Dalouzi dépassant Ulysse de toute la hauteur de l'homme civilisé sur l'homme primitif. Dalouzi avait l'honneur d'appartenir au siècle qui devait être le siècle du gouvernement représentatif et de la presse. Soy-z sûr que Dalouzi eût fièrement répondu au Cyclope : Je m'appelle *Tout-le-Monde*.—*Personne, Tout-le-Monde*, il y a cinq mille ans entre ces deux mots-là. *Personne, Tout-le-Monde*, n'est-ce pas au fond la même chose ?

Rapp savait que son armée n'était pas tendre à l'ennemi, et il lui répugnait d'être l'ennemi pour elle. Il se retira dans le palais. Aussitôt mille hommes d'infanterie, huit escadrons et huit pièces d'artillerie l'y suivirent et en prirent la garde extérieure. Un bataillon de grenadiers vint s'établir dans la cour, et s'intitula garde intérieure. Soixante factionnaires furent placés deux à deux sur tous les escaliers, à toutes les portes, et jusqu'à la porte de la chambre à coucher du comte.

Rapp était d'ailleurs merveilleusement suppléé, le général Garnison multipliait les ordres comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Il commandait comme un dictateur ; on lui obéissait comme à un ami.

—On va s'emparer du Télégraphe et de la Monnaie, lever les ponts, et nul ne pourra communiquer avec le dehors sans une permission signée du gouverneur de la place.—Afficher la défense, *sous peine de mort*, d'entrer dans les cabarets et tavernes. Même peines contre les auteurs du désordre, du pillage et de l'insubordination.—Des bivouacs permanents sont organisés sous deux heures dans les rues principales et sur les places. Voilà pour les ennemis du dedans. Quand aux ennemis du dehors, que la ligne extérieure et les postes de la citadelle soient doublés. De plus, aux poternes du Marché-Vieux et du boulevard Saint-Louis : je ne sais pas comment le général Rapp pouvait négliger ces points-là ; c'était d'une étourderie !—Commandant Adonis, faites dire au général autrichien Wolkman qu'il n'a absolument rien à craindre, et mettez un détachement à sa disposition. Il faut être poli, sarpjeu !—Vous, major Garnier, rendez-vous avec un trompette au quartier-général des alliés, et signifiez-leur que, s'ils respectent la trêve, la garnison ne se portera à aucun acte d'hostilité, mais que s'ils font mine de nous attaquer, ou seulement de mettre le nez dans nos affaires de ménage, nous les recevrons peu fraternellement.

—Eh bien ! colonel Lenrhumbé, qu'est-ce que c'est ? Vous avez l'air tout penaud.

—Pardou, mon général, c'est le fusilier Leberthe qui m'appelait colonel postiche.

—Eh bien ?

—Eh bien ! avec votre permission, mon général, je l'ai fait mettre aux fers.

—A merveille.

—Oui, à merveille ; mais au moment où je disais : —Aux fers cet insurgé-là ! je me suis trouvé nez à nez avec mon colonel, l'autre, l'ancien, le vrai... qui m'a dit comme ça tout d'un coup :—S...é gredin ! —Est-ce qu'il fallait aussi le faire mettre aux fers ?

—Ah diable ! fit le général Garnison.—En bien ! dit-il après avoir réfléchi, la chose est fort simple : tous les généraux et tous ceux qui ont un commandement de quelque importance sont consignés dans leur logement jusqu'à nouvel ordre. Chacun d'eux sera gardé par des soldats d'un corps étranger au sien. Les plus minutieux regards. Si quelque chef se révolte, on lui représentera doucement sa discipline et la subordination militaires passées et à venir. C'est son est de son devoir de donner l'exemple. On n'agira de rigueur qu'en dernière extrémité.

A midi, toutes les mesures de police étant bien prises, et la sûreté intérieure parfaitement assurée, le général en chef Garnison fit passer à Garnison l'administrateur. Il constitua messieurs les bourgeois en commission des vivres, et messieurs les sergents-majors en commission des finances. Puis il manda l'inspecteur aux revues et le receveur-général. Le premier fit un état approximatif des sommes nécessaires pour mettre la solde au courant ; le second présenta le montant de son devoir en caisse. Alors Dalouzi convoqua le conseil municipal, et, avec une politesse exquise pria le maire d'aviser aux moyens de réaliser les fonds nécessaires pour acquitter l'arriéré.

Pendant que les conseillers municipaux discutaient à l'Hôtel-de-Ville, les bourgeois tremblaient dans les rues, ce qui avançait un peu plus les choses. Il faut vous dire que l'armée, après avoir exécuté divers mouvements, marches et contre-marches, s'était immobilisée et comme pétrifiée aux bivouacs et dans les postes. C'était véritablement terrible à voir, pour peu qu'on fût époux et père de famille. Les troupes se tenaient l'arme au bras, sombres, inertes et imposantes, sans parler, sans bouger, dans ce calme majestueux et sinistre qui précède l'orage. Les soldats s'étaient faits sages. En vain les boutiquiers, saluant, souriant, tout aimable, leur faisaient les plus coquettes avances, leur insinuaient les plus paternelles questions, au brutal "au large !" les faisait sauter à dix pas.

Il fallait donc transiger à tout prix, et les bons habitants, qui ne rêvaient plus que pillage, massacre et incendie, consentirent enfin à avancer les sommes nécessaires.

Garnison avait été plus habile et plus persuasif que Rapp.

Celui-ci envoya alors son chef d'état-major auprès des autorités, pour régler la répartition de l'emprunt. Un corporal et six hommes conduisirent cet officier à l'Hôtel-de-Ville, il y termina ses comptes, et revint au palais sous la même escorte.

A la nuit, les alarmes des honnêtes Strasbourgeois se calmèrent un peu ; des patrouilles multipliées battaient toutes les rues, et la ville avait reçu ordre d'illuminer, afin qu'il fût plus facile d'exercer une surveillance sévère. En même temps que les habitants se rassuraient, les soldats s'humanisaient, car le général-sergent avait fait lire dans tous les postes cette proclamation :

"Tout va bien. Les bourgeois financeront. Les paiements vont commencer.

"Signé GARNISON."

Le lendemain, 2 septembre, les Autrichiens essayèrent de se mêler au drame pour l'amuser. D'abord, arrive au galop sur la place d'Armes un chasseur à cheval. Il annonce à Dalouzi qu'on vient d'arrêter trois fourgons chargés d'or, appartenant au général Rapp, qui les faisait sortir sous la protection des Autrichiens. Ces trois voitures, ajoute-t-il on été conduites au Pont Couvert, et voici le reçu que je vous apporte. Vengeance ! Le général Rapp nous a vendus à l'ennemi ; c'est un traître. Il faut fusiller les traîtres.

—C'est juste, répondit Dalouzi. Six hommes et un caporal.

Présent, dit le général Simon en s'avançant.

mandez six hommes et un caporal, tout de suite cet honnête espion.

Deux heures après, des individus en uniforme revêtus des insignes de caporal et de sergent, se présentèrent successivement au palais, et trompant les gardes extérieurs et intérieurs, veulent user de violence pour s'introduire dans la chambre à coucher du général. Mais il sont repoussés, faits prisonniers, et conduits en lieu de sûreté.

Les soldats avaient mis en état de siège leur général, parce que leur général les gênait ; mais il se seraient tous fait tuer pour défendre sa vie, parce qu'ils le respectaient et l'aimaient.

Au milieu du jour, on vint dire au général Garnison que dans la matinée la ligne ennemie avait resserré ses cantonnements et reçu des renforts. La situation devenait grave et la responsabilité immense. Dalouzi garda un calme majestueux. Il fit encore renforcer la division du dehors, doubla ses grands gardes, et attendit. L'ennemi fit le mort.

Cependant l'emprunt avait été réalisé. Les officiers payeurs, suivant l'ordre numérique de leur régiment, furent conduits, bien escortés, chez le payeur-général, et là touchèrent les sommes nécessaires pour aligner la solde de leur corps ; mais il leur fut prescrit de n'effectuer les paiements individuels que lorsque tous les régiments auraient touché leur dû.

Les fonctions temporaires du général Garnison touchaient à leur fin ; mais il ne permit pas qu'on se relâchât de la plus exacte discipline ; et à trois heures il voulut parcourir lui-même la ville, à la tête de son état-major improvisé.

Pour peindre cet état-major-là, il faudrait le crayon de Charlet. Tous étaient à cheval, mais Dieu sait comment ; Mazeppa aussi était à cheval ! Les uns élargissaient les jambes en cerceau, et ne se maintenaient aussi que par la force du poignet ; les autres n'étaient pas assis, mais couchés. Les pantalons de plusieurs découvraient les genoux, et n'étaient plus que des culottes courtes. Tous les visages étaient pâles ou cramoisis, selon les tempéraments. Dalouzi, droit, raide, mordant ses lèvres, conservait sa présence imposante et sa gravité sénatoriale.

(A continuer.)